



Mon doudou divin

Katarina Mazetti



Mon doudou divin

Katarina Mazetti

Traduit du suédois par Lena Grumbach et Catherine Marcus

Pigiste pour la presse féminine, Wera a épuisé tous les sujets... ainsi que son compte en banque. À la caisse d'un supermarché, elle tombe sur une petite annonce proposant un stage en spiritualité. Un sujet en or ! C'est parti pour trois semaines d'immersion à La Béatitude, en compagnie d'un apprenti gourou, d'une « petite mère », et de quatre autres volontaires pour réinventer Dieu : un médecin radié, un musulman iranien, une femme invisible, et Madeleine qui porte en permanence son sac à dos comme un fardeau.

Ressortiront-ils adeptes d'une nouvelle religion ou délestés de leurs préjugés ? Car tous, même Wera et son pseudo-cynisme, sont en quête de sacré. N'avons-nous pas tous besoin d'un doudou divin à dorloter ?

Née en 1944, **Katarina Mazetti** est journaliste, productrice radio et auteur de livres pour la jeunesse et de romans pour adultes. La France caracole largement en tête des pays où elle connaît un immense succès, notamment avec *Le mec de la tombe d'à côté* et *Le caveau de famille*.

Mon doudou divin

du même auteur
chez le même éditeur

Le mec de la tombe d'à côté (1^{re} édition 2006 ; 2010)

Les larmes de Tarzan (2007)

Entre Dieu et moi, c'est fini (2007)

Entre le chaperon rouge et le loup, c'est fini (2008)

La fin n'est que le début (2009)

Le caveau de famille (2011)

La plupart des ouvrages de Katarina Mazetti sont
aussi disponibles en poche (Babel, Actes-Sud)

en livre audio (Audiolib)

Le mec de la tombe d'à côté (2011)

Le caveau de famille (2011)

Katarina Mazetti

Mon doudou divin

traduit du suédois par
Lena Grumbach et Catherine Marcus

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Mitt himmelska kramdjur

Illustration de couverture :
© CSA Plastock / Getty Images

© Katarina Mazetti, 2007.
Édition originale : Alfabeta Bokförlag, Stockholm.
© Gaïa Éditions, 2012, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-242-7

*Écris tes poèmes d'un seul souffle
Comme le bûcheron abat un arbre
Comme le samouraï se rue sur un adversaire redouté
Comme tu fends une pastèque mûre avec un
couteau affûté
Ou croques une poire.
Tous les vers ne sont de toute façon qu'une vaste plaisanterie.*

*N'essaie pas d'emprunter le chemin des sages
Cherche ce qu'ils cherchaient.*

Bashō (1664-1694)

Extrait de Circulaire, n° 21

Ils étaient issus d'horizons divers et n'avaient qu'une seule chose en commun :

Aucun n'entretenait de relation avec le bonhomme surnaturel et barbu qui passait ses journées sur un trône là-haut dans la stratosphère à trier les chèvres des moutons.

Ils n'avaient pas non plus le moindre désir de se mettre à quatre pattes plusieurs fois par jour pour prouver leur fidélité à une météorite noire. Ils n'adoraient ni ancêtres ni statues de pierre pas plus qu'ils n'espéraient l'arrivée de la grande comète. Mais ils ne se considéraient pas non plus uniquement comme un produit d'ADN assemblé par le hasard.

Avec une présomption frôlant la bêtise, ils tenaient pour démodées les pensées façonnées par les millénaires et considéraient comme leur droit et leur devoir de tourner le dos à tout cela pour passer à autre chose, avec les moyens dont ils disposaient : leurs réflexions, leurs rêves, leurs idées, leurs besoins.

Ils sont arrivés au lieu de stage et se sont installés dans les chambres affreuses et pleines de courants d'air, meublées de lits superposés en pin déclassé dont les matelas avaient sans doute quelques histoires peu ragoutantes à raconter sur les hommes et leurs corps. Ils ont frissonné un peu et tourné le regard vers le haut, vers l'intérieur, ailleurs. Une petite contrariété de cet ordre ne viendrait certainement pas s'interposer entre eux et leur mission.

La mienne était d'apprendre ce qui les avait menés jusque-là, je voulais explorer une force motrice si puissante qu'elle semblait faire trembler les assises du monde, tant celui qu'on voit que celui qu'on porte en soi.

(Extrait du premier article de la série « Chacun à sa façon », reportage sur un stage à La Béatitude par Wera Bodhin. Le magazine culturel *Circulaire*, novembre.)

Ces articles ont été écrits sur un ordinateur portable placé sur une chaise bancale, au cours du mois d'octobre.)

1. Wera

Comment me suis-je retrouvée à La Béatitude ?

Ben... faut bien gagner sa croûte. Je travaille comme journaliste free-lance dans une petite localité. Si petite que les automobilistes de passage sont sidérés de tomber sur le panneau « Merci de votre visite, à bientôt » alors qu'ils croyaient tout juste arriver. Oui, il est parfaitement possible de louper complètement la ville, si on n'y prend garde. Je projette de déménager, mais il faudra d'abord que ma vieille mère se décide à mourir, elle n'en a plus que pour un an ou deux, au grand maximum. On n'est pas les meilleures amies du monde, mais on observe une sorte de neutralité armée, et je suis son seul enfant.

Les piges haut de gamme atterrissent rarement sur les genoux des journalistes indépendants dans de si petites villes. Ici, pas la moindre affaire municipale louche à dégouter que toute la ville ne connaisse de longue date et qui n'ait déjà été largement punie par la surveillance citoyenne. Ou alors les coupables jouissent de la protection gracieuse de l'Homme Fort local (président de parti, sang bleu ou gros contribuable) et les articles ne sont pas publiés. Je mets du beurre dans les épinards en faisant des piges pour des magazines nationaux et des suppléments du dimanche, mais les alouettes viennent rarement voler toutes rôties autour de moi.

J'étais donc en train de pister des scoops, le nez dans le bitume, comme d'habitude. Tous mes articles ayant déjà été payés, je n'avais plus de rentrées d'argent, et mon compte en banque se vidait lentement mais sûrement.

Puis un jour j'entre dans la supérette en bas de chez moi et je trouve une petite annonce sur le tableau d'affichage, parmi les offres de baby-sitting et de skis d'occasion. Elle était écrite à la main, le bord inférieur divisé en petits talons

détachables soigneusement marqués à la règle, avec un numéro de téléphone. *Stage à La Béatitude* clamait l'en-tête tracé aux feutres de toutes les couleurs avec une écriture qui tenait du cours du soir de calligraphie. Grande majuscule avec un serpent joliment dessiné et en bas à côté, une pomme.

Si j'avais vu cette annonce dans une de ces revues New Age indigestes, je ne lui aurais pas accordé la moindre attention.

Tu es à la recherche d'une foi ? D'un mode de vie ? Tu essaies de trouver ton Dieu au moyen de cérémonies et rituels divers, tu te laisses absorber par différentes doctrines – pour les abandonner aussitôt ? Alors tu aimerais peut-être nous accompagner au domaine de La Béatitude, pour trois semaines de stage en octobre, et essayer de trouver – ou de créer – ta propre foi en toute tranquillité, de forger ta propre image d'un dieu, de suivre ta voix intérieure. Seul et dans la rencontre avec d'autres, en quête comme toi. Nous concevons ce stage comme un cercle d'études et notre but n'est pas de gagner de l'argent sur ton dos, nous participons aussi et nous ne facturons que la nourriture et le gîte. Appelle-nous ! Adrian et Annette.

Puis tout en bas, un PS en grosses lettres d'imprimerie : *Attention !!! Nous ne détenons pas de réponses !*

Un stage pour créer son propre dieu ! Ça a immédiatement fait tilt, pour la journaliste que je suis, mais aussi pour la personne privée. Certes, je n'étais pas activement préoccupée par la quête d'un dieu, mais j'ai tout de suite eu envie de savoir ce qui pouvait bien pousser les gens à chercher ! Ma truffe s'est mise à vibrer comme celle d'un limier. J'étais aussi à la recherche d'un bon sujet d'article à placer dans un magazine classieux, de ceux sur papier glacé qui payent bien. Quelque chose d'Authentique et de Grand Public, mais qui offre une Qualité pour lecteurs difficiles. Dans le genre chou farci pour la jet-set. Un pays comme la Suède, qui vient de vendre son État providence pour un plat de

lentilles, se vautre volontiers dans la nostalgie du bien-être démocratique, de l'instruction pour tous, du bandy* et des remerciements fleuris aux maisons de retraite – et puis ce stage à La Béatitude avait aussi une touche philosophique, furieusement tendance par les temps qui courent. Sans parler des aspects politiques : les antagonismes religieux sont devenus bien plus branchés que la défunte Guerre froide. Dans la peau clandestine d'une chercheuse de dieu, je m'appliquerais à explorer ce besoin de divin ! J'ai réussi à vendre l'idée à un rédacteur, pour un bon prix et tous frais payés. Rapports réguliers envoyés par mail. Heureusement, c'était possible avec mon téléphone portable, rien ne disait que des lieux de stage paumés à la campagne disposent d'une connexion.

Ensuite j'ai appelé le numéro sur le talon. « Annette », a répondu une voix qui aurait pu être celle d'une grande enfant quinquagénaire. J'ai visualisé une silhouette rouge henné ondoyant dans des cotonnades arc-en-ciel et parée de bijoux en forme de dauphins. Oui, il restait des places. Non, il n'y avait pas beaucoup d'inscrits – seulement six, en fait. (Seulement ? Qu'est-ce qu'ils avaient imaginé ?) Oui, c'était possible de payer en espèces à l'arrivée. J'aurais une chambre individuelle. Ce serait bien d'apporter un pull et des bottes en caoutchouc, et une bonne chemise de nuit en flanelle ne serait pas de trop, le chauffage étant assez capricieux. Petit rire gêné. Et si j'avais besoin d'accessoires pour mes rites, il y avait des navettes prévues pour la ville voisine tous les deux jours. (Accessoires ? Rites ? Mince alors, il allait falloir que je me bidouille un alias si je ne voulais pas faire tache dans leur Béatitude !) En revanche, Annette déconseillait la littérature, chacun devait d'abord chercher sa propre vérité avant d'adopter les modèles clés en main

* Lointain ancêtre du hockey sur glace, encore en vogue dans les pays nordiques et en Russie. (Toutes les notes sont des traductrices)

mis en circulation par d'autres. (Comment ça, modèles ? Genre la Bible, *Le Capital* de Marx, le programme Flexi Points de Weight Watchers ?)

Le soir avant de partir, j'ai fait une tournée des bars avec quelques amies. Elles étaient tout feu tout flamme à cette idée de ranger son existence pendant un petit moment pour « se constituer un compost spirituel », comme disait l'une d'elles. Entasser des expériences de vie diverses et variées, arroser avec des sagesses d'ici et d'ailleurs et peut-être se retrouver avec un riche humus dans lequel semer une vie nouvelle. Les bottes en caoutchouc et la chemise de nuit en flanelle nous ont fait hurler de rire : c'était génial, si terriblement suédois et à dix mille lieues des huttes de sudation indiennes, des Salutations au Soleil et des pyramides ! Vers deux heures et demie du matin, chez moi, tout le monde était prêt à démarrer une nouvelle existence avec bottes en caoutchouc et chemise de nuit en flanelle. La flanelle, d'ailleurs – ça existe encore ? Ensuite on a réfléchi à ce que je pourrais choisir comme « accessoires ». Toutes ont apporté une pierre à l'édifice. L'une avait chez elle des bougies noires, vestiges d'une fête d'Halloween. Une autre a proposé sa collection de cailloux et de coquillages, une troisième des bougeoirs en argent et un châle en dégradés de bleu, grand comme un drap. « À La Béatitude, nous utilisons exclusivement des nappes d'autel en flanelle », a piaillé l'une et voilà le fou rire reparti. « Attention ! Nous ne détenons pas de réponses ! » a hoqueté une autre.

Le lendemain, j'ai réellement fait le tour pour collectionner quelques bidules que j'ai chargés dans le coffre de ma voiture. Les bougeoirs, le châle bleu et quelques gros coussins. Puis je me suis connectée à Internet pour vérifier quelques petits trucs. Seigneur ! Si Jésus devait un jour revenir, il lui faudrait se convertir en cybergourou, et il aurait à jouer des coudes. Sur HinduNet, on avait libre accès à des écrits ancestraux et à des milliers de dieux, tous disponibles

en quadrichromie sur des mugs et des tee-shirts. Des sectes bizarroïdes en veux-tu, en voilà, certaines préconisant le suicide. Les sites sur le gnosticisme me donnaient le tournis et j'en savais encore moins après avoir tenté de les lire. Gaïa m'a semblé une idée à creuser, mais un certain nombre de centres pour âmes en peine et de groupements de sorcières lui avaient manifestement déjà mis le grappin dessus.

Et puis tout le reste, depuis Ananda Marga, la société Linbus et la Fédération familiale pour la paix et l'entente dans le monde jusqu'à Krishnamurti, les Bahá'ís et Summit Lighthouse ! Quel buffet somptueux pour les affamés de spirituel !

D'un point de vue religieux, je me représentais plutôt La Béatitude comme une banale biscotte tartinée de pâte de poisson ordinaire. Si quelqu'un là-bas s'avisait de prononcer les mots jaïnisme ou cosmologie de Martinus, je me casserais illico !

2. *Madeleine*

Avant le jour où je l'ai perdu, j'ignorais que le deuil était comme une sinusoïde, des hauts et des bas qui reviennent avec une régularité impitoyable. Quand on est sur la pente ascendante, on n'a jamais assez de recul pour voir à quel point on est près de retomber dans l'abîme, et quand on se trouve au fond, on ne voit que le gouffre. Je ne manquais pas d'amis bien intentionnés qui essayaient de m'ouvrir les yeux, ils me poussaient en avant avec de petites recommandations de bon sens comme quoi ça passerait, ça irait de mieux en mieux. Moi, j'étais entraînée dans le vertige de mes montagnes russes alors qu'eux étaient plantés là, solidement ancrés au sol, pour m'adresser leurs signes d'encouragement.

Certains jours je mettais donc des tenues gaies et colorées pour aller au bureau, je souriais à l'hôtesse d'accueil, je riais aux plaisanteries, jouissais du déjeuner et du soleil de la fin d'été en pensant que tant d'efforts seraient forcément suivis d'une délivrance. Bientôt la vie retrouverait ses trois dimensions et sa gamme complète de couleurs, après avoir été, depuis le Jour fatidique, un film muet en noir et blanc. Bientôt je pourrais rire sans que mon visage me fasse l'effet d'une construction de Lego en train de s'écrouler. En rentrant du boulot, je m'arrêtais à l'agence de voyages pour demander des catalogues et je prenais rendez-vous chez le coiffeur. Ces jours-là.

D'autres jours, j'avais un mal fou à mettre un pied devant l'autre, je m'enfermais dans mon bureau et débranchais le téléphone. Je passais les heures à fixer le calendrier sur le mur. J'avais marqué de ses initiales les jours où je terminais tôt et où nous pouvions passer l'après-midi ensemble, elles étaient désormais biffées au marqueur noir grande largeur. Ou alors je regardais le bouleau devant ma fenêtre, encore verdoyant et plein de sève en cette fin d'été, et je le haïssais

d'être si ostensiblement vivant. Je ne prenais pas de déjeuner, rien que l'idée d'associer mes chairs périssables à une autre matière me répugnait. Quand la journée de travail était finie, je rentrais chez moi et écoutais le vacarme du silence. Si je prenais un livre et m'installais pour lire, je me demandais avec perplexité au bout d'un moment pourquoi je ne voyais plus le texte. La nuit était tombée sans que je m'en rende compte et sans que j'aie allumé de lumière.

Et que je sois perchée là-haut sur la crête des lames à sourire aux passants, ou que je sois dans le creux de la vague et me détourne du flot de visages dans la rue, je pensais : « Pour moi il n'y a que deux sortes de visages : le tien. Et celui des autres. »

Ton visage n'existait plus. Comment pourrait-on exiger de moi d'être capable de distinguer ceux des autres ?

Mais les questions avaient déjà commencé à fourmiller en moi, elles étaient comme une infection dans mon corps, un peu comme les douleurs articulaires qui s'installent plusieurs jours avant qu'un rhume n'éclate. Les questions se transformaient en noyaux de pêches dans mon matelas. Il devenait impossible de dormir, elles enflaient sous la peau comme des furoncles quand j'appliquais ma crème de jour, elles se bouscuaient et cherchaient à rompre la rigide langue administrative suédoise que j'utilisais au boulot, et s'efforçaient d'aller exploser à la figure du premier venu. J'écrivais : « La conjoncture présente nous oblige malheureusement à rejeter votre demande » et j'avais envie de hurler : « Qui m'a affectée à ce poste pour briser les espoirs des gens, qui m'a placée à ce jalon absurde du temps et de la géographie ? Mes cellules cutanées vivent, meurent et se renouvellent, pourquoi ? Et c'est quoi, ce que j'appelle "je" ? D'ailleurs, pourquoi faut-il absolument que tout serve à quelque chose, et que "je" contribue à cette illusion-là en "me" comportant normalement ? »

J'avais envie de disjoncter, de perdre le contrôle, de

lâcher prise, de m'allonger au milieu de la chaussée sur un refuge pour piétons et de hurler à en faire éclater les vitres des voitures, j'avais envie de sauter dans un train express pour l'Europe, et de m'enfermer dans les toilettes jusqu'à ce qu'ils défoncent la porte et me jettent dans un cachot malodorant d'un trou perdu quelque part le long de la voie ferrée. Ensuite j'y vivrais ma vie, comme une autiste. Tout aurait pu faire l'affaire. Oui, n'importe quoi.

Mais je ne manquais jamais de régler mon radioréveil et j'envoyais des mails à d'autres « je » que je connaissais aussi mal que moi-même.

Que les factures soient payées, les poubelles descendues et les répondeurs téléphoniques écoutés ne signifie pas pour autant qu'on est vivant, n'est-ce pas ?

Si quelqu'un m'avait pris par la main et m'avait menée dans une direction quelconque à ce moment-là, je me serais docilement laissé conduire sur toutes sortes de sentiers. J'aurais pu me retrouver dans une secte où j'aurais pratiqué la glossolalie, ou devenir terroriste voire kamikaze bardé d'explosifs. Mais ce raisonnement ne sert peut-être qu'à flatter l'orgueil de ma triste personne, bureaucrate de quarante-trois ans, avachie et ordinaire : qui aurait envie de me prendre la main pour une telle aventure ?

Toujours est-il que personne ne l'a fait. Pas à ce moment-là.

Non, au lieu de ça, j'ai tout banalement repéré une petite annonce dans un magasin, maladroitement formulée et avec des talons à détacher. Quelqu'un qui n'a pas accès à un ordinateur, ai-je distraitement pensé, puis j'ai lu le texte.

... La Béatitude, trois semaines de stage en octobre pour trouver – ou créer – ta propre foi...

On était le 29 septembre. Ça faisait un moment que l'annonce était épinglée là, le papier était abîmé et plein de chiures de mouche. J'ai détaché un talon – j'étais la première à le faire.

J'ai aussi acheté un plat cuisiné surgelé puis je suis rentrée chez moi. Pendant qu'il chauffait dans le micro-ondes, j'ai écrit un pense-bête :

- 1) Poser un congé avec effet immédiat, évent. avec certificat du Dr Adolfsson, l'appeler ce soir
- 2) Loyer et factures, payer à l'avance
- 3) Plantes vertes : Karin ? Déposer la clé demain
- 4) Enregistrer nouveau message sur le répondeur
- 5) Faire les bagages

J'avais trouvé mon train express, restait plus maintenant qu'à m'y enfermer. J'ai appelé le numéro marqué sur le talon, j'ai scrupuleusement noté toutes leurs recommandations et transféré via Internet les frais d'inscription sur le compte indiqué.

J'ai longuement réfléchi à un moyen de l'emmener, car je ne supportais pas l'idée d'être sans lui. Pour finir, je l'ai fourré dans le sac à dos noir qui me sert habituellement à le transporter, en décidant de simplement ne pas répondre si on me posait des questions. Ensuite j'ai mis des vêtements appropriés dans un sac de voyage, j'ai choisi ceux que je porterais pendant le trajet, et je suis allée me coucher.

Cette nuit-là, pour la première fois depuis le Jour fatidique, j'ai dormi presque sept heures d'un trait. Au petit matin, j'ai sans cesse été réveillée par mes rêves. Il y était question de fardeaux que je trimballais, petits sacs à main brodés, gros paquets bosselés entourés de papier kraft marron et courrier soigneusement glissé dans des enveloppes à bulles. Je savais que tous contenaient mes questionnements. Vers sept heures, un cauchemar est venu frôler la Question interdite, celle dont étaient issues toutes les autres et autour de laquelle elles tournaient : elle était enfermée dans un sac noir bitumé, gluant et dégoulinant parce qu'il avait été jeté au fond de la mer. Et je savais que jamais, jamais je ne l'ouvrirais, si je pouvais l'éviter.

Dès le lendemain midi, mon existence habituelle était

soigneusement ficelée et remise pour un certain temps. Je crois qu'au boulot, ils étaient soulagés de ne pas avoir à me supporter pendant quelques semaines – un visage qui risque en permanence de se fissurer répand inévitablement de mauvaises vibrations autour de lui.

J'ai acheté le dernier numéro de *Femina* et une plaquette de chocolat à l'orange, puis j'ai pris le car à la gare routière. J'avais l'impression que ces actes m'aidaient à paraître naturelle et tout à fait normale. Ils me servaient de déguisement. J'étais la seule à savoir que je partais – incognito – à la recherche d'un Moi perdu.

